

Carine FERRADOU

GARONNE, AQUITAINE ET CAMÈNES DANS LE RECUEIL DE
POÈMES LATINS DE GEORGE BUCHANAN PUBLIÉ PAR
MAMERT PATISSON À PARIS EN 1579

En 1579, l'humaniste écossais George Buchanan (1506-1582) accepte enfin que Mamert Patisson, sur les presses parisiennes de Robert Estienne, publie un recueil de ses *poemata* de jeunesse : les *Élégies*, les *Silves*, les *Hendécasyllabes*, suivis de sa tragédie sacrée *Baptistes sine Calumnia*, des œuvres ayant précédemment fait l'objet d'éditions séparées, pas toujours supervisées par le poète, mais publiées pour la première fois ensemble dans ce volume (*l'editio princeps* londonienne de *Baptistes* datant d'à peine 1577). Buchanan enseigna le latin au moins à deux reprises au Collège de Guyenne dans les années 1539-1545, et y noua avec plusieurs grandes figures de la vie intellectuelle et politique bordelaise des liens solides, qui perdurèrent même après son départ vers d'autres cieux. On note dans certaines élégies et silves composées pendant ses séjours aquitains ou plus tard la présence récurrente et toujours positive du fleuve Garonne et de l'Aquitaine, en lien étroit avec les Camènes, déesses traditionnelles de l'inspiration poétique et de la connaissance. *Topos* poétique ou expression d'un attachement sincère à cette région qui l'accueillit avec les honneurs dus à un grand érudit de stature européenne ? L'étude de quelques pièces composées par Buchanan lors de ses séjours aquitains est l'occasion de s'interroger sur la perception de ce territoire telle qu'elle transparait essentiellement dans quatre poèmes de circonstance, les élégies 2 et 5 et les silves 1 et 2, et sur ce que, symboliquement, Bordeaux et sa région représentent dans la vie et le parcours intellectuel de l'humaniste écossais.

ENTRE REALITE ET CONSTRUCTION LITTERAIRE : L'INSPIRATION PASTORALE

À première lecture, et comme le titre descriptif du recueil imprimé en 1579 par Mamert Patisson dans l'officine d'Estienne le souligne (*Georgii Buchanani Scoti [...] Elegiarum Liber unus, Sylvarum Liber unus, Hendecasyllabon Liber unus*¹), les poèmes rassemblés ici relèvent de genres poétiques traditionnellement considérés comme mineurs – bien que d'illustres prédécesseurs de Buchanan s'y soient brillamment consacrés –, caractérisés par des topiques bien définies, un style et un ton humbles, souvent légers, en lien avec des circonstances plus ou moins majeures dans l'histoire du poète comme du milieu dans lequel il évolue, que l'événement qui les inspire soit historique, ou de moindre importance. À l'inverse, la deuxième partie du volume est constituée d'une des deux tragédies sacrées originales de Buchanan, déjà publiée pour la première fois deux ans auparavant, *Baptistes sine Calumnia*, illustration d'un genre poétique noble et sérieux selon la nomenclature antique.

1 Toutes les citations de ce recueil sont issues de l'exemplaire microfilmé et diffusé en libre accès sur le site *Gallica* de la Bibliothèque Nationale de France : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k522888?rk=278971;2>

Dans la lettre que Buchanan envoie en 1566 à son ami français Pierre Daniel et qu'il place en tête de la première partie, l'Écossais précise que c'est à cause de la légèreté de ces poèmes composés plus de vingt ans auparavant (« *argumenta enim fere leuia sunt* ») qu'il a longtemps éprouvé des scrupules, voire de la honte (« *nescio pigeat magis an pudeat* ») à les publier jusqu'à ce que ses amis, tout particulièrement Pierre Daniel et Pierre de Montdoré, le poussent vivement à les rassembler pour diffusion.

Quelles que soient les circonstances à l'origine des poèmes de Buchanan, la tonalité bucolique, particulièrement prisée par les poètes néolatins italiens comme Fausto Andrelini, le Mantouan et Sannazar, et inspirée notamment des églogues de Virgile (dont la première a été traduite en français en 1532 par Clément Marot dans son *Adolescence clémentine*), des poèmes des élégiaques latins (notamment Ovide et Horace) mais aussi du Bordelais Ausone, imprègne toutes les pièces qui évoquent la Garonne, l'Aquitaine et la Gascogne. Les *topoi* du « *locus amēnus* », où l'on s'adonne volontiers à la poésie dans la fraîche et ombreuse proximité d'une eau courante, et des multiples fruits d'une agriculture abondante qui rappelle le temps mythique de l'Âge d'or (envisagé comme à venir dans la quatrième églogue de Virgile) traversent aussi bien l'élégie buchananienne *Maiae Calendae* que les silves consacrées à la venue de Charles Quint à Bordeaux et à l'absence momentanée d'un collègue et ami bordelais, Ptolémée de Luxe de la Taste, avec des couleurs différentes selon les pièces, qui répondent à un engouement français pour la bucolique au XVI^e siècle. Ces lieux communs, associés à la mention des Camènes, ces nymphes des sources et des bois de la religion romaine archaïque traditionnellement identifiées aux Muses grecques – Virgile, dans sa troisième églogue, vers 59² : « *Alternis dicetis : amant alterna Camēnae* », les présente comme les inspiratrices du chant amœbée – créent l'image d'une région idéale pour la création poétique et la promotion de la culture antique et humaniste.

La deuxième élégie, *Maiae Calendae*, composée à l'occasion du jour férié et des festivités du 1^{er} mai au Collège de Guyenne, en l'honneur du renouveau printanier et de la poésie, non seulement développe un thème inspiré des *Odes* d'Horace comme 1, 4, « *Soluitur acris hiems* », 4, 7, « *Diffugere niues* », et 4, 12, « *Iam ueris comites* », du deuxième livre des *Géorgiques*, vers 315-342, et des *Bucoliques* de Virgile, avec des réminiscences des *Tristes* d'Ovide, 3, 12 et des *Carmina* de Properce, mais aussi elle fait écho à d'autres poèmes de Buchanan, notamment la onzième miscellanée, *Calendae Maiae*, et la neuvième miscellanée, *Ad iuuentutem Burdegalensem*. Dans chaque pièce, le poète pédagogue incite élèves et professeurs, en ce jour de repos, à se réjouir dans la nature verdoyante et fleurie, en honorant les Camènes (notamment en accrochant des poèmes de leur composition sur un « arbre de mai ») et en oubliant momentanément les contraintes de la vie scolaire. Si les trois pièces ont en commun les réminiscences virgiliennes – les personnages de la première et de la deuxième églogues, Tityre et Thestylis, sont même mentionnés au vers 69 de la deuxième élégie ; on contemple les fleurs et les frondaisons, les cultures riantes, les animaux s'égayant dans une nature verdoyante comme dans l'élégie 2, vers 49-50, « *Herba comis, tellus nitet herbis, frondibus arbor, / Luxuriat laetum laeta per arua pecus* » (« L'herbe avec sa chevelure, la terre avec ses herbes, l'arbre avec son feuillage resplendissent, / il est plein de fougue, le bétail abondant dans les abondants pâturages. »), on entend la musique jouée par un berger, « *pastor* », vers 57, se reposant à l'ombre près d'une source, et accompagnant les chants de

2 Toutes les citations des *Bucoliques* sont extraites de Virgile, *Bucoliques*, traduction d'E. de Saint-Denis, introduction et notes de J.-P. Néraudeau, Paris, Les Belles Lettres, 2001.

l'hirondelle et de la colombe – et les références ausoniennes, l'érudition et l'abondance des mythologismes (on assiste au cortège des divinités antiques de la poésie, de la fertilité et de l'amour), la deuxième élégie, quant à elle, est davantage ancrée dans le terroir bordelais, en particulier grâce à l'évocation de la viticulture et à l'allusion à la situation particulière de la région, entre fleuve et océan.

En effet, après la description des animaux d'élevage habituellement présents dans la poésie bucolique (agneaux et brebis, chevaux, taureaux, chèvres et leurs petits), le poète présente les êtres humains travaillant dans cette nature printanière idyllique, le berger et le pêcheur, sans que l'on sache exactement si ce dernier exerce sa profession (pêche à la ligne et au filet) dans la Garonne ou dans l'océan Atlantique (vers 61-64) :

*Intentusque sedit liquidas piscator ad undas,
Dum tremulum fallax linea sentit onus :
Forsan et elusos quaerit quibus instruat hamos,
Explicat aut cauta retia longa manu.*

Et le pêcheur attentif reste assis près des ondes limpides
Jusqu'à ce que la ligne trompeuse soit affectée par les tremblements d'une charge :
Il se demande alors de quels appâts peut-être munir l'hameçon dont le poisson s'est joué,
Ou bien il déploie de longs filets de son habile main³.

Ensuite, dans les vers 65-68 :

*Pampinus appositae complexus brachia sylvae
Vestit adoptivis robora nuda comis.
Poma nemus pingunt, meditatur uinea botros,
Prouentu segetis diues inundat ager.*

Le pampre étreignant étroitement les bras de la forêt
Couvre d'une chevelure adoptive les rouvres dénudés.
Les fruits revêtent de couleurs le bois, la vigne prépare les grappes,
Le riche sol regorge de la moisson à venir.

il chante la vigne s'enroulant autour de l'arbre qui lui sert naturellement de tuteur, comme pouvait le faire Virgile dans la bucolique 5, vers 32 (« *Vitis ut arboribus decori est, ut vitibus unnae* »), la viticulture étant commune à tous les pays du sud de l'Europe, mais il poursuit avec le mûrissement des grappes de raisin, mention particulièrement pertinente ici, puisque c'est la vigne qui a fait, depuis la plus haute antiquité, la prospérité et la renommée de l'Aquitaine. C'est pourquoi il revient sur ce thème aux vers 101-104, évoquant le terroir

³ Toutes les traductions des poèmes de Buchanan sont miennes.

exceptionnel du Médoc et terminant, non sans humour, sur une variante du « *carpe diem* » horatien⁴ mais aussi ausonien particulièrement adaptée à la culture bordelaise :

*Nec tenebris claudat generosum cella Lyæum,
Quem dat arenoso Vasconis una solo :
Qui, nisi depromis, acri languescit aceto,
Teque monet uitæ commoditate frui.*

Que le capiteux Lyæus ne reste pas enfermé dans la cave,
Don du raisin poussant sur le sol sablonneux de Gascogne ;
Car si tu ne le tires pas du cellier, il dégénère en un vinaigre piquant
Et t'engage à jouir des avantages de la vie.

Dans l'églogue 7, Virgile désignait Bacchus, le dieu du vin, par l'un de ses surnoms latins, *Liber* (vers 57-58 : « *Aret ager ; uitio moriens sitis aeris herba ; / Liber pampineas inuidit collibus umbras* », « le champ est desséché, faute d'air, l'herbe meurt de soif ; / Liber a refusé aux coteaux l'ombre des pampres. »). Dans son éloge de Bordeaux, Ausone rappelait que sa patrie devait sa gloire à Bacchus, aux fleuves (Garonne et Dordogne) et à ses hommes illustres (vers 2 de « *Burdigala* », dernière pièce de l'*Ordo urbium nobilium*, *Cortège des villes célèbres* : « *o patria, insignem Baccho flumiisque uirisque* »⁵). Dans son élégie, Buchanan enchérit dans l'érudition et la rhétorique par le biais d'une antonomase reposant sur l'un des surnoms grecs du dieu du vin, *Lyæus*, « celui qui délivre des chagrins et des soucis », équivalent du *Liber* latin qui se réfère aux effets désinhibants de l'abus de vin, et qui est utilisé par Horace dans les *Épîtres*, 1, 15, 18 et les *Odes*, 1, 7,22 comme par Ovide dans les *Amours*, 2, 11, 49.

Quelques vers plus loin, Buchanan rend à nouveau hommage aux grands noms de la pastorale et de l'élégie antiques⁶, notamment dans les deux exhortations épicuriennes qu'il adresse aussi bien aux jeunes qu'aux plus anciens (vers 93-94 et 133-134) :

*Carpite, dum fas est, fugitiuæ gaudia uitæ,
Credite uos iuuenes esse, fuisse senes.
[...]
Carpe rosas, et, ni carpas, peritura ligustra,
Et uitæ credas hæc simulacra tuæ.*

Cueillez, tant qu'il est permis, les joies de la vie fugace,
Croyez que vous êtes jeunes, que vous n'êtes plus âgés.
[...]
Cueille les roses, et si tu ne les cueilles pas, les troènes qui vont périr,
Et pense que ce sont les images de ta vie.

4 Horace, *Odes*, 1, 11, 7-8.

5 Decimi Magni Ausonii *Opuscula omnia* – Ausone de Bordeaux, *Œuvres complètes*, texte établi, traduit et commenté par B. Combeaud, Lavour, Mollat, 2010, p. 224.

6 Parmi les variantes antiques les plus célèbres du « *carpe diem* » élégiaque, voir Catulle, 68, 16 ; Tibulle, 1, 8, 47-48 et 1, 4, 27-36 ; Properce, 4, 5, 59-63 ; Ovide, *Art d'aimer*, 3, 79-80 et *Métamorphoses*, 10, 85. Le thème sera largement repris par les poètes néolatins dès le XV^e siècle.

et qui contiennent aussi des réminiscences du distique final du poème d'Ausone « *De rosīs nascentībūs* » (« *Collige, uirgo, rosas dum flos nouus et noua pubes, / et memor esto aeuum sic properare tuum*⁷. ») et du vers 18 de la deuxième églogue de Virgile, qui évoque également les troènes (« *Alba ligustra cadunt, uaccinia nigra leguntur* »).

Entremêlant des scènes littéraires et mythologiques avec la description de paysages locaux existants, le poète crée dans l'esprit du lecteur à travers des « scènes de genre », l'image d'un lieu idéal, faisant écho à l'Arcadie grecque de Théocrite ou à l'Italie virgilienne et élégiaque, tout en rappelant la richesse économique réelle de la région bordelaise, qui repose notamment sur l'agriculture et la pêche.

L'inspiration bucolique se déploie également dans les deux premières silves, qui évoquent à plusieurs reprises Bordeaux, la Gascogne et la Garonne. Comme Virgile qui a exploré toutes les potentialités émotionnelles et poétiques des églogues (rappelons notamment que la première alterne légèreté et nostalgie, la quatrième promet avec euphorie le retour de l'Âge d'or, tandis que la cinquième emprunte le ton dysphorique de la complainte funèbre en traitant de la mort du pâtre sicilien Daphnis et que la huitième, plus sombre que les autres, évoque le monde dangereux de la magie, liée aux ravages de la passion), Buchanan se livre dans les deux pièces à un traitement contrasté de l'évocation de la région bordelaise.

Comme dans tout panégyrique, un genre illustré par le pseudo-Tibulle (*Panégyrique de Messala*), Stace (*Silves*, 5, 2) Claudien ou Sidoine Apollinaire (première silve), l'hommage à Charles Quint, que le roi François I^{er} a autorisé en 1539 à traverser son royaume pour aller réprimer une révolte à Gand, et qui est célébré par nombre de cités françaises, comme en témoigne pour Paris le *Cantique VII* de Clément Marot, « Sur la venue de l'Empereur en France »⁸, exprime non seulement l'honneur et l'euphorie d'accueillir l'un des plus puissants souverains du XVI^e siècle, mais aussi l'admiration attendue et la modestie bienséante de la part d'une ville française de province. Rien que de très classique et conventionnel dans un tel poème de circonstance. Cependant, au-delà de la flatterie et des poncifs du genre, le poète profite de l'occasion pour également proposer un éloge indirect de Bordeaux et de sa région, qui viennent de l'accueillir lui-même chaleureusement après plusieurs mois d'errance entre Paris, l'Écosse et l'Angleterre.

À la suite d'Ausone, Buchanan souligne les atouts que représentent notamment la Garonne, mentionnée avec la Gascogne dès les premiers vers (« *Vasconidis regnator aquae, generose Garumna, / Cui toties Latios fasces, totiesque curule / Fas ebur, et ueteres, ingentia nomina, patres / Caeruleo excepisse sinu, non contigit unquam / Hospitii tibi maior honos, licet usque uetusti / Temporis aeterno series repetatur ab aeuo*⁹ ») et le climat doux et tempéré, à l'abri des mauvais

7 Decimi Magni Ausonii *Opuscula omnia*, p. 302.

8 Poème évoqué par P. J. Ford dans l'ouvrage *George Buchanan Prince of Poets*, Aberdeen, Aberdeen University Press, 1982, p. 63.

9 « Souveraine des eaux de Gascogne, noble Garonne, / Celui pour qui il est juste <de posséder> tant de fois les faisceaux latins et tant de fois / Pivoire curule, et il est juste que ses lointains ancêtres aient gagné / sur le gouffre bleu [l'océan Atlantique] d'immenses titres de gloire, jamais il ne te fut donné / de plus grand honneur que de lui offrir l'hospitalité, même si l'on remonte encore et toujours / le cours des anciens âges depuis la nuit des temps. »

vents (« son long printemps », « *uer longum* », comme dirait Ausone, « *Burdigala* », vers 10), qu'on apprécie dans cette contrée, où les Muses-Camènes sont chéries en toute simplicité et sincérité, selon les derniers vers du poète écossais qui, au nom du Collège de Guyenne, souhaite bon voyage et longue vie à l'empereur :

*Si locus hic superest, inter si nomina tanta
Admittunt tennes communia gaudia Musas,
Versibus incultis Aquitanis turba Camoenis
Dedita te studiis patronum, et pacis adorat
Auctorem, facilesque vias, facilesque recursus
Exoptat, Pylios et cum superaueris annos,
Iam tibi promissam super aurea sidera uitam.*

Si ce lieu subsiste, si au milieu de tant de titres de gloire
La joie commune admet les frêles Muses,
La foule consacrée aux études, avec ses vers sans apprêt
Destinés aux Camènes aquitaines, se prosterne devant toi comme le protecteur
Et l'auteur de la paix, elle te souhaite un bon voyage et un bon
Retour, ainsi que, lorsque tu auras dépassé l'âge du Pyléen [Nestor]
Une vie qui t'est déjà promise par-delà les astres d'or.

Le poète bordelais osait terminer son éloge des grandes villes de l'empire romain par celui de sa ville natale, dont il disait qu'il y avait son berceau tandis qu'il avait son siège de consul à Rome (« *Burdigala* », dernier vers : « *consul in ambabus : cunae hic, ibi sella curulis*¹⁰ ») ; l'humaniste écossais entremêle son éloge de la cité où il s'est récemment installé avec le panégyrique du puissant Charles Quint, dont il évoque les multiples régions de l'empire, mais au-delà de l'humilité de mise dans l'éloge d'un grand (vers 50-51 : « *Burdegalaie exiguos ne dedignere penates / Hospitio sancire tuo [...]* ») il suggère que celle de Bordeaux n'a rien à leur envier, et l'on comprend que l'accueil de l'empereur apparaît comme une occasion unique de louer cette nouvelle terre d'adoption. Comme l'a souligné Philip Ford¹¹, cette silve est une illustration intéressante du principe érasmien de la *copia* qui permet de montrer comment une idée relativement circonscrite, en l'occurrence les honneurs dus à un visiteur du plus haut rang par la ville de Bordeaux, peut se déployer pendant soixante-dix vers.

En revanche, la deuxième silve, « *Desiderium Ptolemaei Luxii Tastaiei* », datant du premier ou du second séjour bordelais de l'humaniste (donc *grosso modo* entre 1539 et 1545) adopte une tonalité dysphorique pour regretter l'absence d'un ami de Buchanan, membre d'une famille de parlementaires bordelais, Ptolémée de Luxe de la Taste. Selon Ian McFarlane¹², même si l'on connaît très peu la vie de ce dernier, qui semble avoir ressenti une forte attirance pour la Réforme, le poète écossais l'aurait connu à Paris, mais la silve associe son destinataire à la Garonne, dont il se serait momentanément éloigné pour poursuivre ses études à Poitiers. Le poème commence ainsi :

10 Decimi Magni Ausonii *Opuscula omnia*, p. 226.

11 *George Buchanan Prince of Poets.*, p. 63.

12 I. D. McFarlane, *Buchanan*, Londres, Duckworth, 1981, p. 88-89.

*Vsque adeo patrii sordet tibi ripa Garumnae,
Pictones ut scopulos, atque horrida tesqua frutetis
Durus ames ? [...]*

Les rives de la Garonne de tes pères sont-elles à ce point méprisables pour toi
Que tu aimes, insensible, les rochers du Poitou et leurs landes
Hérissées de halliers ? [...]

Dans la suite du poème, même ton de reproche, voire de jalousie, dont l'exagération rappelle les *Héroïdes* d'Ovide autant que les plaintes des bergers transis d'amour de la poésie pastorale (songeons aux *Bucoliques* 2, 7, 8 et 10), pour avoir volontiers quitté sa terre natale pour une contrée sauvage, avant la description toute bucolique d'une Gascogne désormais sans attrait, pas même celui de la musique ni des chants des oiseaux, et même envahie par des créatures dangereuses et de mauvais augure (vers 10-24) :

*Nunc tamen (heu nunquam constans in amore uoluptas !)
Tu procul hinc steriles rupes colis immemor Agrii
Vasconicique gregis, Nymphaeque oblitus amatae :
Forsitan et stupidas bona carmina perdis ad aures.
Interea nostris pastoria fistula syluis
Muta silet, mutae pecudes, mutae uolucres,
Nec strepit assueto Zephyri leuis aura susurro.
Noctua successit philomelae, et acanthidi bubo,
Stryxque nocens pueris, et tristis ad omina cornix,
Raucae flumineae recinunt conuicia ranae.
Sicubi fausta sedet uolucris, non gutture laeto
Mulcet agros, non in tractus lascina uolatu
Emicat aerios, tristi sed murmure moestum
Et lugubre sonans sedet in dumis desertis
Abdita, turbatis deformis et horrida pennis.*

Maintenant pourtant (hélas, jamais il n'existe de plaisir constant en amour !)
Toi, loin d'ici, tu habites des roches stériles, oubliées d'*Agrius* [ou *Agrium*¹³]
Et de la troupe de Gascogne, ne songeant plus à la Nymphe bien aimée :
Peut-être même gaspilles-tu de bons poèmes auprès d'oreilles stupides.
Pendant ce temps, dans nos forêts, la syrinx des bergers,
Muette, se tait, les troupeaux sont muets, les oiseaux aussi sont muets,
Et le souffle léger du Zéphyr ne fait pas entendre son murmure habituel.
La chouette a remplacé l'hirondelle, et le grand-duc, le chardonneret¹⁴,
Avec la stryge qui s'attaque aux enfants et la corneille funeste pour les augures,
Quant aux grenouilles des rivières, elles répètent en écho leurs cris rauques.
Si quelque part est posé un oiseau favorable, son gosier ne charme pas les champs
D'un heureux présage, il ne s'élance pas dans les espaces aériens

13 Allusion à un toponyme ou un patronyme régional qui m'échappe.

14 *Philomelae* et *acanthidi* : antonomases latines renvoyant aux mythes de Philomèle et de la Piéride Acalanthis transformées, l'une en hirondelle, l'autre en chardonneret, voir Ovide, *Métamorphoses*, 6, 424 et Pline, 10, 175.

Joyeux de voler, mais dans un funeste murmure émettant
Un lugubre chant de deuil, il reste posé dans les buissons sauvages,
Caché, déformé et hérissé de plumes en désordre.

À l'instar de Mopsus dépeignant, dans la cinquième églogue de Virgile (vers 20-44), les conséquences du deuil de la nature à la suite de la mort de Daphnis (les divinités ont quitté les champs, plus aucune culture ne produit de fruits, seules poussent de mauvaises herbes), le poète écossais déplore qu'à ses yeux du moins, en l'absence de son ami, les rives de la Garonne, leur faune et leur flore aient perdu tout charme, toute luxuriance, voire toute joie de vivre et soient remplacées par des êtres menaçants qui appartiennent à un univers dystopique, complètement opposé aux clichés de la bucolique arcadienne. La silve prend alors des tonalités de complainte élégiaque. On notera, par ailleurs, au vers 14, l'adjectif possessif de la première personne du pluriel dans l'expression « *nostris [...] siluis* » qui lie étroitement à ce moment précis le destin de Buchanan avec la région de l'Aquitaine. Tel un berger des pastorales antiques, qui trouve un écho de ses propres sentiments dans son environnement campagnard, lui, l'Écossais voyageur, ancre l'expression poétique de sa solitude et sa tristesse dans une géographie existante, bien que fortement idéalisée.

Concernant l'Aquitaine et la Garonne, et puisque Philip Ford a déjà recensé les principales réminiscences des *Bucoliques* et des *Géorgiques*¹⁵, notons que la silve se termine sur un dernier souvenir virgilien, l'arrivée du soir, source d'angoisse et de mélancolie pour les personnes seules, et le coucher de Phœbus (« *Plura locuturo uultum sub nube recondens / Tristior occiduas Phoebus descendit in undas*¹⁶ »). La mention des « *occiduas undas* » est intéressante car les ondes occidentales vers lesquelles descend le soleil peuvent désigner l'océan Atlantique (ou la Gironde), elles représentent la ligne d'horizon d'une région du Sud-Ouest de la France, et non de l'Arcadie ou de l'Italie.

Mais ces nombreuses allusions littéraires, le recours systématique à l'hyperbole, et ailleurs dans le reste du poème, à l'anaphore et à la répétition, laissent deviner une tendance à l'humour fréquente chez le poète écossais. Si Ptolémée de Luxe était issu d'une famille de notables parlementaires, on peut douter de sa sensibilité réelle à un quelconque changement dans la campagne environnante ; en revanche, en lettré avisé, il a dû percevoir d'emblée, à travers la référence virgilienne, l'esprit facétieux qui fait de cette silve une sorte de pastiche ou une *amplificatio* de la cinquième bucolique. La complicité érudite entre le poète et son destinataire est patente dans les vers 59-61, où Buchanan s'adresse directement à son ami, comme dans une héroïde, mais en convoquant les *topoi* bucoliques pour lui rappeler les charmes de sa petite patrie – non sans avoir dénigré et maudit la région poitevine – :

*Quid tamen hoc prodest, patrii quod ripa Garumnae
Et uiridis frondes, et amoenam in frondibus umbram
Prima tibi dederit, si tu non tangeris istis ?*

15 George Buchanan *Prince of Poets*, p. 66-67.

16 « Recouvrant son visage d'une nuée plus expressive, / Phœbus plus triste descend dans les ondes occidentales » ; les *Bucoliques* 1, 6 et 10 se terminent aussi sur le thème de la fin du jour (et des ombres vespérales qui s'étendent).

Cependant à quoi cela sert-il que les rives de la Garonne de tes pères,
T'aient offert en premier et les vertes frondaisons et la charmante ombre
Dans ces frondaisons, si tu n'es pas touché par celles-ci ?

Mais cet appel à revenir pour jouir des bienfaits d'un environnement généreux semble vain, car dès lors le poète termine sa pièce en faisant alterner l'évocation de la nature idyllique, telle qu'elle est dépeinte habituellement chez Théocrite, Virgile et les autres grands noms de la poésie pastorale, et la plainte élégiaque – et néanmoins sincère – du poète abandonné par un être cher et que rien ne peut consoler, lui qui accorde une importance fondamentale à l'amitié.

Adeptes de la *uarietas* générique et stylistique, Buchanan, ici comme dans nombre de ses poèmes, contamine deux genres poétiques et, inspiré par une anecdote personnelle, se livre à un exercice de style typiquement humaniste, créant une pièce intéressante du point de vue de l'humour et de la réécriture des modèles, et malgré tout au service de l'expression de ses propres émotions. Si les poèmes précédemment étudiés donnent une image de la région bordelaise plus littéraire et idéale que réaliste dans l'œuvre de Buchanan, il n'en demeure pas moins que son attachement à cette terre fut sincère et durable, et ce pour plusieurs raisons.

UNE PATRIE DE CŒUR POUR L'ENSEIGNANT EN HUMANITES DEVENU UN POETE CELEBRE ET ENGAGE

En 1539, lorsque le Collège de Guyenne confie au pédagogue écossais le soin de composer l'hommage à Charles Quint qui arrive dans la ville le 1^{er} décembre, Buchanan n'est installé que depuis quelques semaines en Aquitaine et dans l'établissement scolaire où il succède comme professeur de la classe de rhétorique à son ami et dédicataire de l'élegie 4, Diogo de Teive, qu'il a connu à Paris, au Collège de Sainte-Barbe. Un tel honneur prouve d'emblée l'estime et la confiance que lui accorde le directeur du Collège de Guyenne, André de Gouvéa, dont il a connu le frère, Antoine, à Paris. Cet accueil chaleureux, conforté par l'ambiance générale du collège où nombre d'enseignants sont ouverts aux idées nouvelles, tant du point de vue de la pédagogie humaniste que des convictions religieuses, encourage Buchanan à rester peut-être plus longtemps que prévu dans le Bordelais, au moins à deux reprises, de 1539 à 1543 puis de 1545 à 1547¹⁷, entre plusieurs séjours parisiens.

Ses opinions religieuses proches pour le moins de la Réforme l'ont poussé à changer à plusieurs reprises de pays durant les trois dernières années qui ont précédé son arrivée à Bordeaux en 1539. En 1536, devenu précepteur du fils illégitime du roi d'Écosse Jacques V,

17 P. J. Ford, « George Buchanan et Montaigne », *Montaigne Studies*, 13, 2001, p. 45-63, extrait de la p. 49 : « D'après l'état actuel de nos connaissances, il semble que le séjour de Buchanan à Bordeaux se divise en deux parties : de septembre 1539 à la fin de 1543, et de 1545 à mars 1547, date du départ de Buchanan et de ses collègues pour le Portugal. Entre ces deux périodes, Buchanan était à Paris. Quant à Montaigne, ses études au Collège de Guyenne durèrent de 1539 à 1548. Ainsi, il y a un chevauchement considérable entre les séjours des deux hommes. » Buchanan a été le précepteur « domestique particulier » de Michel de Montaigne et de ses deux frères : il les recevait dans sa chambre du collège de Guyenne pour leur faire travailler les humanités en marge des cours dispensés en classe par d'autres professeurs.

il compose à la demande de ce dernier, en tout cas avec son soutien, plusieurs poèmes satiriques dénonçant les travers et les vices des moines franciscains, *Fratres fraterrimi* (35 et 36) et le *Franciscanus*, qui en plus de 900 hexamètres « critique tous les aspects de la vie des cordeliers »¹⁸. De telles œuvres finissent par attirer l'hostilité des autorités religieuses catholiques écossaises, notamment celle du cardinal James Beaton, archevêque de Saint-Andrews, l'un des plus zélés combattants de la Réforme en Écosse et allié de la France ; c'est pourquoi il continuera à nuire à l'humaniste y compris à Paris et dans la région bordelaise. En 1536, une enquête est ouverte contre Buchanan (on découvre entre autres choses qu'il n'a pas respecté le jeûne pendant le carême) qui aboutit à sa condamnation, suivie de son évasion de la maison du secrétaire royal, Thomas Erskine, pour éviter le châtement qui l'attend. Il s'exile alors en Angleterre, mais la situation religieuse de ce pays est assez confuse en 1539, et l'humaniste part en août pour Paris. Il n'y reste pas longtemps car, à ce moment-là, son ennemi le cardinal Beaton arrive également dans la capitale française et, grâce au réseau des collègues et élèves du collège de Sainte-Barbe, parmi lesquels Diogo de Teive qui a pu lui suggérer de postuler pour prendre sa suite au Collège de Guyenne, il part, sans doute en septembre, à Bordeaux où le principal de l'établissement depuis 1534, André de Gouvéa, bien que catholique « bon teint », fait preuve de tolérance envers les protestants, affirmés ou discrets.

C'est ainsi que le Collège de Guyenne, et plus largement l'Aquitaine et la Gascogne où il développe des amitiés solides avec des humanistes de renom comme Élie Vinet, le futur principal du Collège de Guyenne dont l'arrivée en tant que professeur coïncide avec celle de Buchanan, et Jules César Scaliger installé à Agen et à qui il dédie l'épigramme 1, 49, apparaissent à ses yeux d'abord comme un refuge où il peut retrouver également d'anciennes connaissances rencontrées à Paris comme Juan Gelida (qui succéda à Gouvéa comme directeur du Collège de Guyenne), João da Costa et Diogo de Teive. Ensuite c'est durant les années bordelaises que sa renommée non seulement de professeur de latin mais surtout de poète et de dramaturge néolatin s'est rapidement développée, grâce à une inspiration particulièrement féconde et variée, comme en témoigne bien plus tard le recueil publié par Mamert Patisson, qui rassemble les principales productions poétiques de cette époque, qu'elles soient composées en Aquitaine ou à Paris. Ainsi que le signale Philip Ford¹⁹,

l'humaniste écossais se déplaçait assez souvent à cette époque, et il semble qu'il ait visité Paris avec Teive et Costa au cours de l'été 1545, peut-être pour chercher une aide financière pour le Collège de Guyenne. L'épigramme 5 (« *Ad Francisc. Olivarium, Franciæ Cancellarium, nomine Scholæ Burdegalensis* », *Opera omnia* II. 317-18) consiste en une requête adressée à François Olivier, nommé Chancelier de France le 28 avril 1545, de venir en aide au Collège, ce qu'il semble avoir fait, car *Miscellaneorum liber 4*, « *Ad Franciscum Olivarium Franciæ Cancellarium, Εὐχαριστιζόν* » (*Opera omnia*, t. II, p. 411-412) remercie le Chancelier d'avoir gardé « *piam / Mentem Camoenarum erga alumnos* » (« un cœur pieusement affectueux à l'égard des nourrissons des Muses »)²⁰.

18 P. J. Ford, « George Buchanan et Montaigne », p. 48.

19 P. J. Ford, « George Buchanan et Montaigne », p. 50.

20 Selon I. D. McFarlane, *Buchanan*, p. 114-115, la pièce des *Miscellanées* serait antérieure à l'épigramme 5, et exprimerait des remerciements adressés par Buchanan en 1545 à Olivier pour l'avoir aidé à rallier le sud-ouest de la France après une maladie (ce que suggèrent les vers 29-30) ; ensuite, en 1546, ayant rejoint le collège de Guyenne ou revenu à Paris, mais étant resté en étroite contact avec l'établissement bordelais, Buchanan aurait

Voilà qui nous amène à nous pencher sur une autre facette de la vie de Buchanan en Aquitaine, liée à la circulation des poèmes de circonstance qui contribue à sa notoriété grandissante, celle de l'humaniste engagé pour la défense des belles lettres, représentées allégoriquement dans l'élégie 5 par les Camènes, au nom de la communauté enseignante du Collège de Guyenne, qui connaît des difficultés pécuniaires en 1545.

Une circonstance locale – et triviale – conduit l'humaniste à mettre sa célébrité désormais assurée au service d'une cause qui lui tient à cœur et à jouer les avocats en mettant en scène un procès fictif où tous les trésors de l'éloquence judiciaire sont utilisés avec humour et érudition pour attirer la bienveillance du mécène. Comme l'élégie 3 adressée au parlementaire bordelais Briand de Vallée que Buchanan a bien connu dans sa turbulente jeunesse et comme les *Épîtres* de Clément Marot qui, sur le ton du badinage, demande à plusieurs reprises un service (parfois financier aussi) au Roi de France, l'élégie 5 est une requête adressée en 1545 par une Camène à un personnage des plus importants, le garde des sceaux de François I^{er}, François Olivier, qui reçut en Aquitaine une éducation humaniste de qualité.

Buchanan se plaît à jouer sur les deux sens d'un terme qui entre souvent dans la définition même du genre élégiaque : la plainte (élégie 5, 31). Dans la poésie lyrique, le poète se lamente sur son sort, mais la plainte relève également du lexique judiciaire. Dans l'élégie 5, dans le cadre très rhétorique de la prosopopée d'une Camène plaidant la cause du collège de Guyenne devant François Olivier lui-même, les deux significations se superposent pour attirer la sympathie du juge-Chancelier qui dans cette « affaire » a bien connu les « victimes », les Camènes, divinités de la connaissance et de la culture. Par le biais du trait d'esprit des vers 5-8 selon lequel la pudeur féminine empêchant les Muses de se défendre elles-mêmes, le poète se fait le porte-parole de l'une d'elles²¹, à travers de très nombreuses réminiscences des élégiaques latins (en particulier Properce) et de Virgile, des répétitions à la manière de Catulle, et de la *uarietas* reposant sur le mélange des genres, l'humour de Buchanan intervient pour évoquer une familiarité, voire une connivence entre lui et le puissant ministre. Il rappelle que dans sa jeunesse, François Olivier était un amoureux des Camènes et des Piérides (élégie 5, vers 7-8 cités dans la précédente note, 12, 33, 61-62 :

Pieridas, iuveni numina nota tibi.

rédigé l'élégie 5, poussé par ses collègues et amis. Cette interprétation explique pourquoi l'Écossais, à la fin de l'élégie, évoque la possibilité pour lui et d'autres enseignants de Bordeaux de quitter la France pour s'installer au bord du Tage, ce qu'ils feront en 1547. Cependant de nombreux échos stylistiques entre l'élégie 5 et la miscellanée 4 plaident en faveur d'un lien étroit entre elles autour de la défense des humanités au collège de Guyenne et donc accèdent à la thèse de Philip Ford qui voit dans la miscellanée 4 un poème de remerciement au chancelier qui aurait octroyé au collège l'aide financière réclamée dans l'élégie 5.

21 Vers 5–8 de l'élégie 5 :

Quod tamen ingenuus fari pudor impedit illas,

Promptus et in sexu debiliore rubor,

Vna iubet, teneris tibi cognita scilicet annis

Panca quidem haec verbis nos memorare suis.

Alors que la dignité de leur noble origine les empêche de le dire,

Ainsi que la réserve qui se voit chez le sexe faible,

Une seule, connue de toi bien sûr dans tes tendres années, nous engage

À rapporter du moins ces quelques propos en usant de ses propres mots.

[...]
Cum tamen ad summos per nos si uectus honores,
[...]
Tu modo per si quid iuueni indulgere Camēna,
Cum numeris aures detinere tuas

Une Camène, connue de toi bien sûr dans tes tendres années, nous engage
À rapporter du moins ces quelques propos en usant de ses propres mots.

[...]
Les Piérides, divinités connues de toi dans ta jeunesse.

[...]
Alors que pourtant grâce à nous tu as été porté vers les plus grands honneurs

[...]
Toi au moins, au nom de toutes les faveurs que t'accordèrent les Camènes dans ta
jeunesse,

Lorsque les rythmes poétiques captivaient tes oreilles

qui trouvent un écho dans la miscellanée 4, 25-28), voire un poète amateur : aurait-il le cœur de renier son passé ?

Le poète traite le chancelier comme un pair en humanisme, pas seulement comme un bienfaiteur auquel il doit témoigner respect et allégeance. Tous deux ont le même devoir de défendre contre toutes les formes de barbarie, celle des guerres menées par des armées étrangères comme celle du peuple inculte et grossier, une vision aristocratique de l'humanisme.

De plus, l'épigramme 5 révèle la dimension collective à laquelle Buchanan est très attaché. Il s'adresse en tant que porte-parole de la communauté enseignante du collège de Guyenne (vers 3 : « *Omnis Aquitani properaret turba Lycaei* ») à un Grand de France qu'il a eu l'occasion de connaître personnellement. Le poète insiste sur la misère forcée et injuste (vers 11-12 : « *Ex quo pauperies inopes miserabilis urget / Pieridas* » ; vers 63 : « *Aut ope paesenti miseris solare et egenas* ») qui frappe les professeurs du collège renommé pour la promotion d'une éducation humaniste et qui menace l'avenir du collège de Guyenne. À la Renaissance, au-delà de l'existence ancienne des corporations, les réseaux socioprofessionnels sont essentiellement fondés sur des liens interpersonnels. Buchanan profite donc de ses bonnes relations avec le ministre de François I^{er} pour lui adresser une demande collective.

Alors qu'une requête locale incite Buchanan à interpeller le haut dignitaire qui s'occupe des affaires du pays, l'homme de lettres montre que lui aussi s'intéresse à la politique européenne, en évoquant les guerres entreprises par François I^{er} contre les Anglais et contre Charles Quint et la paix de Crépy signée avec ce dernier en septembre 1544 (vers 13-22 et 25-26). Le retour de la paix est un argument en faveur de l'aide pécuniaire que doit accorder le puissant pour défendre la civilisation représentée par les humanités contre la barbarie²², incarnée dans le conflit précédent par le « *durus Iber* » (vers 14, réminiscence d'Horace, *Odes*, 2, 20, 29 et de Lucain, 6, 258), qui représente Charles Quint et ses armées. Alors que la première silve flattait l'empereur en soulignant l'étendue de son royaume aux quatre coins de l'univers, ici son empire et les contrées lointaines qui sont évoquées sont présentés négativement comme des lieux de sauvagerie qui contrastent avec la France et

22 Sur ce thème, voir C. Ferradou, « La poésie en question dans la première et la cinquième épigramme de George Buchanan », *Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme*, 36.4, 2013, p. 11-35.

l'Aquitaine, terres de civilisation (vers 49 : « *Non sumus indecores Latiis Francisque Camoenis* » ; ce ne sont plus les Muses qui parlent, mais Buchanan et à travers lui ses collègues du collège de Guyenne), mais ces lieux sauvages risquent cependant d'accéder à la culture si, faute de soutien matériel, les Camènes et leurs adeptes du Collège de Guyenne sont obligés de s'y exiler. Outre l'allusion au projet d'André de Gouvéa, puis de Buchanan, de Teive et d'autres collègues de contribuer à la fondation du collège des Arts de Coimbra, au Portugal – auquel font allusion les vers 55-56 mentionnant le Tage : « *Haec ubi spes aberit, uicinos altera Iberos, / Aut petet aurifero littora flava Tago* ») –, on décèle une fois de plus le ton humoristique inhérent à la poésie de circonstance de Buchanan.

Le thème de la paix est aussi l'occasion de souligner à la fois l'implication d'un intellectuel comme Buchanan dans les événements de son temps et la bonne éducation reçue par Olivier, redevable de sa réussite sociopolitique à une éducation humaniste qui l'a pleinement préparé à occuper un poste aussi élevé (él. 5, 33 ; misc. 4, 25-28). Le ministre est loué pour avoir été depuis sa jeunesse un amateur des Camènes ; on connaît ses liens étroits avec Marguerite de Navarre, sœur de François I^{er} et poétesse estimée, puisqu'avant de devenir Gardé des Sceaux il était attaché à la cour de cette dernière ; s'est-il lui-même essayé à la composition poétique dans ses jeunes années ? On ne peut en être sûr mais c'est fort probable. En tout cas, le chancelier de France ne saurait oublier que l'Aquitaine et la Gascogne sont de très longue date des terres propices aux Camènes. Intermédiaire dévoué à une cause commune, Buchanan fait en sorte que son lien direct et personnel avec un ministre serve l'intérêt de la communauté intellectuelle locale. Dans ce plaidoyer *pro domo* collectif comme dans les autres pièces de circonstance adressées à des personnages reconnus dans la région et bien au-delà, Buchanan, avocat des Camènes, compte sur le partage d'un même état d'esprit et sur un égal amour de la culture pour renforcer une connivence préexistante à laquelle il attache une grande importance.

Au-delà du mécénat, cette passion pour les humanités au service de l'Humanité favorise les amitiés profondes que Buchanan a tissées à Bordeaux malgré les aléas d'une vie mouvementée et nomade. Outre ses liens étroits avec Ptolémée de Luxe et à titre d'exemple supplémentaire, on peut évoquer brièvement son amitié avec le professeur et écrivain Diogo de Teive, co-destinataire avec de Luxe de l'élégie 4 datée de 1544 et écrite à Paris quand l'Écossais, malade, regrettait d'être loin des deux « moitiés de son âme » (vers 1-2). C'est Teive qui a dû lui conseiller de prendre son poste dans la classe de rhétorique au collège de Guyenne, puis qui suivra André de Gouvéa au Portugal, son pays natal, pour participer au lancement du collège des Arts de Coimbra sous les auspices du roi Jean III, et y sera accusé par l'Inquisition en même temps que Buchanan d'hétérodoxie et de sympathie pour le luthéranisme. Comme Buchanan, il sera condamné à une année de réclusion, avant de retourner enseigner au collège des Arts, tandis que Buchanan reviendra en France à la sortie de sa détention dans le monastère de San Bento. La tragédie *Iephtes sive Votum* que Buchanan fit jouer par les élèves du collège de Guyenne, dont faisait partie Montaigne, et qu'il publia à Paris en 1554, inspira Teive pour sa propre tragédie néolatine à sujet historique publiée en 1558, *Ioannes Princeps*. À la manière de Buchanan, l'humaniste portugais adapte dans cette pièce en latin (la seule de lui qui ait été conservée) les lieux

communs de l'écriture tragique à l'antique à un sujet en lien avec l'histoire récente²³, à la dimension à la fois pathétique et politique.

Enfin, l'on peut songer aux liens durables que Buchanan a entretenus avec une grande figure de l'humanisme aquitain, Élie Vinet, qui passa trente ans de sa vie (1551-1580) à publier les œuvres d'Ausone, s'intéressa comme Buchanan à l'astronomie (notamment au traité de Sacrobosco, qui, ayant vécu aux XII^e-XIII^e siècles, inspira à l'humaniste écossais son *De Sphaera*, un poème didactique resté inachevé) et redonna au collègue de Guyenne le lustre et le prestige qu'il avait perdus quand il en devint le principal en 1562. La correspondance en latin entre les deux humanistes fut régulière jusqu'au retour en Écosse de Buchanan, et même jusqu'à la fin de sa vie, puisqu'on a conservé trois lettres des deux hommes datant d'avril, juin et septembre 1581 (Buchanan est décédé en 1582)²⁴. Dans la lettre du 17 avril 1581, l'Écossais se rappelle « le bon vieux temps » passé ensemble à Bordeaux puis se réjouit du bon état de la santé et des affaires de Vinet ; en retour, Vinet, dans sa lettre du 9 juin, le félicite pour ses responsabilités à l'université de Saint-Andrews (Buchanan a été nommé régent de Saint-Leonard's College et il élabore un projet de réforme de la pédagogie en Écosse) ; il lui indique que si les éditions de ses tragédies, de ses *Psaumes*, de ses *Élégies* et de ses *Épigrammes* circulent en France, on y a hâte de lire son *De Sphaera*, précision qu'il réitère dans sa lettre de septembre 1581, où il s'adresse à Buchanan en le nommant « *uiro undecumque doctissimo* » (« l'homme le plus savant de toute la terre »). De toute évidence, les deux hommes partageaient non seulement l'amour des belles lettres mais aussi la passion du savoir scientifique, et à travers leurs responsabilités à la tête d'établissements scolaire et universitaire, la volonté d'implanter durablement dans leurs pays respectifs une éducation véritablement humaniste. Même une fois éloigné définitivement des terres aquitaines et gasconnes, Buchanan entretient un souvenir extrêmement positif de ses séjours passés dans ce qui apparaît à bien des égards comme un refuge, source durable d'inspiration et de réconfort, qui lui sert en quelque sorte de « tremplin » pour le reste de sa carrière de pédagogue, de poète et même d'homme engagé dans les affaires publiques.

23 Comme Buchanan, Diogo de Teive avait composé, entre 1550 et 1558, des tragédies néolatines de collègue à sujets bibliques : *Golias*, *David* et *Judith*, aujourd'hui perdues ; en revanche, sa tragédie à sujet historique nous est parvenue : *Ioannes Princeps*, inspirée par la mort prématurée du jeune prince Jean, le dernier des dix enfants du roi João III (survenue en 1554). Un sujet d'actualité, qui au-delà du drame de la perte d'un être jeune, symbolise la fin d'une dynastie royale et donc revêt aussi une connotation politique profonde. Si les tragédies bibliques de Teive semblent avoir connu le succès, tel n'est pas le cas de *Ioannes Princeps*, qui n'a jamais été joué, sans doute parce que précisément le caractère brûlant du sujet a pu dérouter les contemporains, habitués à voir sur scène des intrigues anciennes, qu'elles soient extraites de la mythologie, de l'histoire antique ou de la Bible. Le traitement tragique d'un événement récent se fait sous la plume de Teive dans le respect de plusieurs principes dramatiques et lieux communs antiques que *Iephtes* a pu lui rappeler en prouvant que, quelle que soit la nature du sujet, il était susceptible de se fondre dans le moule de la tragédie classique. Voir C.-H. Frèches, *Le Théâtre néolatin au Portugal (1550-1745)*, Paris, Nizet et Lisbonne, Bertrand, 1964, chapitres 5 à 8, p. 69-174 ; A. I. Watson, « George Buchanan and Antonio Ferreira's *Castro* », *Bulletin of Hispanic Studies*, 1954, n° 31, Liverpool, Kraus Reprint Limited, 1967, p. 65-77, et J. R. C. Martyn, « the Tragedies of Buchanan, Teive and Ferreira », *Acta Conventus Neo-Latini Sanctandreami*, dir. I. D. McFarlane, Binghamton-New York, Medieval and Renaissance Texts and Studies, 1986, p. 85-112.

24 Voir *Georgii Buchanani [...] Opera Omnia [...] nunc primum in unum collecta, curante Thoma Ruddimanno*, Leyde, J. A. Langerak, 1725, tome 2, p. 765-767 et 768-769 (lettres 38, 39 et 40).

En conclusion, cette rapide déambulation parmi plusieurs poèmes de circonstance évoquant la vie et les activités professionnelles de George Buchanan sur les bords de la Garonne et en Aquitaine met en lumière l'attachement sincère de l'Écossais à cette région qui lui octroya une place de choix parmi les représentants de l'humanisme local, national et international. Buchanan la célébra, elle et ses plus illustres habitants, en l'idéalisant dans le cadre de la poésie pastorale, tout en développant une esthétique de la *uarietas* à la mode chez les lettrés de son temps, et un ton léger, voire facétieux, récurrent dans ses poèmes. Cependant, au-delà des démonstrations de virtuosité artistique qui contribuèrent à faire de lui un poète estimé et internationalement reconnu, l'humaniste exprima une authentique affection pour les personnes qu'il côtoyait lors de ses séjours bordelais, et avec qui il resta en contact même après avoir quitté la région. Nul doute qu'elle ait représenté à ses yeux l'un des foyers français les plus fructueux de cet humanisme européen qui lui tenait tant à cœur.

BIBLIOGRAPHIE

AUSONE, *Œuvres complètes*, texte établi, traduit et commenté par B. Combeaud, Lavour, Mollat, 2010.

BUCHANAN, George, *Georgii Buchanani Scoti [...] Elegiarum Liber unus, Sylvarum Liber unus, Hendecasyllabon Liber unus*, Paris, Mamert Patisson, sur les presses de Robert Estienne, 1579.

CATELLANI, Nathalie et FERRADOU, Carine, « La sodalité bordelaise de George Buchanan », *Sodalitas litteratorum, Études à la mémoire de Philip Ford*, éd. I. De Smet, P. White, Genève, Droz, 2019, p. 121-135.

FERRADOU, Carine, « La poésie en question dans la première et la cinquième élégie de George Buchanan », *Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme*, 36.4, 2013, p. 11-35.

FORD, P. J., *George Buchanan Prince of Poets*, Aberdeen, Aberdeen University Press, 1982.

FORD, P. J., « George Buchanan et Montaigne », *Montaigne Studies*, 13, 2001, p. 45-63.

FRECHES, C.-H., *Le Théâtre néolatin au Portugal (1550-1745)*, Paris, Nizet – Lisbonne, Bertrand, 1964, p. 69-174.

MARTYN, J. R. C., « the Tragedies of Buchanan, Teive and Ferreira », *Acta Conventus Neo-Latini Sanctandreami*, dir. I. D. McFarlane, Binghamton-New York, Medieval and Renaissance Texts and Studies, 1986, p. 85-112.

McFARLANE, I. D., *Buchanan*, Londres, Duckworth, 1981.

WATSON, A. I., « George Buchanan and Antonio Ferreira's *Castro* », *Bulletin of Hispanic Studies*, 1954, 31, Liverpool, Kraus Reprint Limited, 1967, p. 65-77.